



Groupe d'espagnols à Tulle, 1948

rendez-vous

avril

mercredi 2

Projection du film *Visages d'une absente* de Frédéric Goldbronn en sa présence
20h30 - salle Latreille bas - Tulle

vendredi 4

Rencontre autour de la collection de l'Artothèque du Limousin
de 18h à 19h - médiathèque Éric Rohmer - Tulle

du mercredi 9 avril au samedi 17 mai

Exposition *Collection en mouvement* autour des oeuvres de Laurie-Anne Estaque,
Alain Jacquet et Laurent Terras avec l'Artothèque du Limousin - Faclim
médiathèque intercommunale - Argentat

vendredi 11

Droit de questions *Fille et fils de républicains espagnols. Fragments*,
avec Paloma León et Llibert Tarragó
20h30 - salle Latreille - Tulle

vendredi 25 et samedi 26

Entr'acte. Expériences cinématographiques d'avant-garde et regards sur la ville
cycle de projections proposé par La cour des arts, Autour du 1er mai et la média-
thèque Éric Rohmer
vendredi - 18h30 et 20h30 / samedi 14h30 et 16h - médiathèque Éric Rohmer- Tulle

édito

« La mémoire est un être vivant. Quand elle aime, elle construit le passé et ouvre la porte à l'avenir...
... La vie a dû résister aux assauts de Thanatos, de Mors, de Destruto. La vie a dû combattre tous les masques de la mort sur le théâtre inclément de l'Histoire.
La vie a senti ce que signifiait être arrachée à la racine. Rossée, humiliée, écorchée vive, triturée, anéantie.
La vie a dû ressusciter. Ré-exister. »

Manuel Rivas,
extrait de la préface du livre *Un tango pour la vie*
de Paloma León

cinéma documentaire

Visages d'une absente de Frédéric Goldbronn (2013-95')

mercredi 2 - 20h30 - salle Latreille - Tulle, en présence du réalisateur

L'absente, c'est la mère disparue du réalisateur, une figure qu'il convoque en interrogeant la mémoire de ses enfants, nés de pères différents et qui n'ont pas grandi ensemble. Il confronte ces mémoires trop pleines ou trop vides aux traces que sa mère a laissées, lettres et photos sans légendes ou parfois déchirées. Il retourne sur les lieux qu'elle a traversés, du 16^{ème} arrondissement à Aubervilliers, en passant par Saint-Germain-des-Prés, enquête dans les archives et découvre son secret, l'histoire douloureuse de son enfance et de sa jeunesse sous l'Occupation. Au fur et à mesure, ces fragments s'assemblent, restituant l'unité d'une vie qui, dans son désordre même, dit quelque chose de la liberté d'une femme du 20^{ème} siècle.



« Ce film « avec » ma mère, je le porte depuis pas mal d'années. À chaque printemps, à l'anniversaire de sa mort - trente ans déjà - il se rappelle à moi avec un peu plus de nécessité. Dans son film *Sans soleil*, Chris Marker cite un poème de Samura Koichi : « *Qui a dit que le temps venait à bout de toutes les blessures ? Il vaudrait mieux dire que le temps vient à bout de tout, sauf des blessures. Avec le temps, la plaie de la séparation perd ses bords réels. Ce qui demeure, c'est une plaie sans corps* ».

C'est un film documentaire à la première personne. Une enquête, où je tente de pénétrer le mystère qui entoure la jeunesse de ma mère et ses origines, mais il est aussi, et surtout, une quête cinématographique où je crée des situations de remémoration, des scènes et des images qui peuvent faire advenir une présence, celle de ma mère disparue. Le film met ainsi en relation le maintenant et l'autrefois, le possible et le réel, le plein et le vide, le visible et l'invisible. Son point de vue est celui de l'enfance, l'enfance telle que ne peuvent la vivre que les adultes, à la fois comme promesse non tenue par la vie et comme puissance salvatrice, qui permet de sauver le passé dans le présent.

De la vie de ma mère, je savais, avant de me lancer dans mes recherches, peu de choses : les hôpitaux où elle fut laborantine, certains endroits où elle vécut. Elle ne parlait pas de son passé et menait une existence solitaire. Elle ne s'est jamais mariée. Elle attachait peu d'importance aux choses matérielles. Elle ramassait les chiens, et parfois les gens, qui traînaient dans la rue. Elle porta des valises pour le FLN et milita au MLAC (Mouvement pour la Liberté de l'Avortement et de la Contraception). Elle était affectueuse. Elle nous a laissés de rares objets, parmi lesquels la sculpture, grandeur nature, d'une tête d'enfant, seule rescapée d'une collection qu'elle avait fabriquée avant ma naissance, vestige d'un talent qui n'a pu éclore. Et aussi quelques lettres lumineuses et des photos sans légende dans une boîte dorée. Son absence et son mystère, comme une énigme qu'il me faut résoudre.

En fait, c'est l'histoire d'une famille qui n'en est pas une. Une famille de cinq enfants nés de quatre pères différents et qui n'ont pas grandi ensemble. Catherine, l'aînée, fut élevée dans une famille d'accueil. Serge, le cadet, a grandi dans une île lointaine avec son père, qui lui a longtemps caché l'existence de sa véritable mère. Anne et Patricia, confiées par la justice à leur père, partageaient leurs vacances avec notre mère, avant de vivre avec elle leur fin d'adolescence. Quant à moi, le benjamin, qui n'ai jamais connu mon père, je fus le seul qu'elle éleva jusqu'à mon départ, à l'âge de 17 ans. Aujourd'hui, un seul lien, aussi ténu que tenace, unit ces enfants : le souvenir de leur mère morte. Avec eux, je travaille la présence du passé. J'ouvre une brèche temporelle par laquelle je demande à chacun de rechercher l'image qui ressemble le plus à celle qu'il a perdue, et donner à voir à travers elle l'immanence de l'absente.



Mémoires débordantes, trop pleines ou trop vides, ou trop pleines de leur vide. En ce sens, le film ne prétend pas dire ce que fut ma mère mais ce qu'elle est aujourd'hui pour chacun de nous et ce que chacun de nous a hérité d'elle, nous qui sommes les seules traces qu'elle a laissées. Dans le halo de ces mémoires, il y a aussi ce que ma mère ne nous a pas transmis, ce qu'elle ne pouvait dire ; l'épais rideau qu'elle avait dû tirer sur son enfance et sa jeunesse pour continuer à vivre, et les légendes dont nous avons nourri notre origine. Ce secret, j'ai fini par le percer à force d'opiniâtreté dans mes recherches. C'est le placement de ma soeur Catherine à l'assistance publique à la fin de la guerre, au terme d'une invraisemblable enquête des assistantes de police et d'un jugement qui met ma mère au banc de l'infamie, au nom de l'ordre moral triomphant. Les éléments de cette enquête sont utilisés dans le film comme un autre regard sur l'absente, celui d'une société qui a failli la détruire et que viennent démentir les regards de ses enfants. En ouvrant cette enquête alors que tant de témoins ont disparu, je sais qu'il est bien tard pour obtenir toutes les réponses. Mais c'est là justement que peut commencer le temps du cinéma, celui de l'après, de la distance et du recul. C'est là aussi que peut commencer la refabrication de l'espace et du temps sous la forme d'un récit retravaillé. Un film où je m'efforce de poursuivre la vérité et qui révélerait la vérité de la poursuite, celle du désir qui l'anime. »

Frédéric Goldbronn

droit de questions

Fille et fils de républicains espagnols. Fragments avec Paloma León et Llibert Tarragó

vendredi 11 - 20h30 - salle Latreille bas - Tulle (voir pages centrales)

Cette soirée mêlera récits personnels et éléments de contexte historique.

Paloma León est née à Tulle de parents espagnols, réfugiés politiques arrivés en Corrèze en 1939. Elle est professeur d'espagnol, traductrice du galicien et du castillan. Elle a notamment traduit les poètes galiciens, Manuel Rivas, *La disparition de la neige* aux éditions N&B et Lois Pereiro dans la revue *Friches, Cahier de Poésie Verte*. Elle est co-auteure d'un livre pédagogique à propos de l'œuvre phare de l'écrivain Manuel Rivas : *Le crayon du charpentier*. C'est sur sa proposition que Patrick Séraudie a réalisé le film documentaire *Une histoire galicienne* qui traite de la répression franquiste en Galice. Pendant dix ans, elle fut la présidente de l'association France-Amérique Latine Limousin, puis co-fondatrice de l'Ateneo Republicano du Limousin qu'elle a animé pendant cinq ans. Aujourd'hui, elle se consacre à l'écriture et à la poésie. Elle vient de publier son premier ouvrage, un récit biographique *Un tango pour la vie* aux éditions Les Monédières, avec le soutien du Conseil Régional du Limousin et de la DRAC.

Llibert Tarragó est né à Brive-la-Gaillarde de parents réfugiés politiques espagnols. Il a été journaliste (La Montagne, L'Équipe, Le Monde) puis chef d'entreprise (communication et industries techniques du cinéma) et a créé la maison d'édition *Tinta blava* consacrée à la littérature catalane traduite en français, avant de travailler à l'histoire de la déportation espagnole, à l'écriture et à la photographie. Il est l'auteur notamment de *Le puzzle catalan, une nation fiévreuse* et *Le Massif central, esprit des hautes terres* (éditions Autrement) et co-auteur de l'ouvrage collectif *Inconnues corréziennes- résonances d'écrivains* (Archives départementales de la Corrèze).

artothèque

Découverte de la collection avec David Molteau, en charge du relais Artothèque de Peuple et Culture

vendredi 4 - de 18h à 19h - médiathèque Éric Rohmer - Tulle



Riche de 4 000 œuvres, la collection de l'Artothèque du Limousin est la plus importante en France. L'artothèque offre à chacun d'entre nous la possibilité d'emprunter une œuvre d'art, d'établir dans la durée un lien direct avec celle-ci. C'est ce « possible » qui fonde l'action de l'Artothèque du Limousin depuis 1986 : permettre à chaque habitant du Limousin, quel qu'il soit, où qu'il se trouve, de rencontrer durablement les démarches artistiques contemporaines.

Nous vous proposons des rencontres régulières autour de quelques œuvres choisies pour vous, afin de découvrir, d'échanger, de questionner.

Un dernier rendez-vous à venir le 16 mai à la médiathèque... à vos agendas !

Exposition Collection en mouvement autour des œuvres de Laurie-Anne Estaque, Alain Jacquet et Laurent Terras

du mercredi 9 avril au samedi 17 mai - médiathèque - Argentat

rencontre avec Laurent Terras le mardi 15 avril à 18h

ouverture mardi et jeudi de 9h30 à 13h30, mercredi de 9h à 18h et samedi de 9h30 à 16h30

Cette exposition est réalisée par l'Artothèque du Limousin - Faclim en partenariat avec la Communauté de Communes du pays d'Argentat, la médiathèque du pays d'Argentat, la DRAC Limousin et Peuple et Culture.

Laurent Terras vit et travaille à Sérilhac (Corrèze). Passionné de géopolitique, il effectue de nombreux voyages au cours de ses études notamment en Chine du Nord et au Pakistan. Il a également été photographe aérien pour l'armée de 1992 à 1993, période pendant laquelle il a réalisé près de 30 000 clichés. « *C'est notre époque qui est comme ça, industrielle, avec Internet, les sondes sur Mars, les centrales nucléaires, la pollution. Les problématiques de mon travail sont venues de tout ce que je vis tous les jours, cela ne s'est pas décidé comme ça. J'essaie de montrer de manière plastique des choses qui m'intéressent ou me dérangent. Je ne dénonce pas, je montre. Nous vivons une époque où il est important d'être méfiant envers tout. L'art en soi, c'est un jeu. Ce qui est important, c'est la communication entre les gens.* »

Laurie-Anne Estaque vit et travaille à Aubusson dans la Creuse. « *L'œuvre de Laurie-Anne Estaque se construit sur un questionnement exigeant et toujours renouvelé : quelles sont les représentations du monde aujourd'hui ? La carte n'est-elle pas le lieu par excellence de l'expression d'une vision du monde ? Soutenue par la grâce d'un dessin très élaboré, Laurie-Anne Estaque découpe les cartes du monde, les renverse, les brode, et propose des mises à jour bien plus critiques que celles de l'IGN – et peut-être plus conformes à la réalité.* » Jean Poussin, artothèque du Limousin.

Alain Jacquet - *Approche chronologique, Terre et Visions*. Vue de l'espace, la Terre n'est qu'un point. En 1969, la mission spatiale Apollo a rapporté une photographie de la Terre prise par les astronautes à leur réveil. De ce cliché, Jacquet tirera son *First Breakfast* en 1972, à partir duquel, il crée, entre 1978 et 1988, une abondante série d'œuvres, toutes dérivées de cette image unique. Jacquet s'approprie le globe tout entier comme point central de son œuvre. Le *First Breakfast* est progressivement déformé pour laisser apparaître les « Visions » de l'artiste. Le peintre reprend le pinceau qu'il avait abandonné depuis ses « Camouflages » pour révéler les figures camouflées sous la surface nuageuse. Il donne à voir les images de son inconscient qui habitent son regard et peuplent ses « Terres ». Jacquet expose ses fantasmes et ses idées fixes et travaille à nous rendre voyants. La trame, le camouflage - toujours visibles dans la création de l'artiste - rendent l'œuvre difficilement lisible et contraignent le spectateur à un décryptage actif ; en cherchant à voir les images qui hantent Jacquet, le spectateur se trouve confronté à ses propres fantasmes, à ses propres « visions ». Jacquet brouille les images et les inconscients.

décade cinéma et société

14-18, Maudite soit la guerre...

**du mercredi 30 avril au dimanche 4 mai - cinéma le Palace et médiathèque
Éric Rohmer - Tulle, avec Autour du 1er Mai (voir programme joint)**



Eh bien non, hélas, la guerre de 14-18 n'a pas été la « der des der », sans doute fut-elle une des guerres les plus meurtrières du 20^{ème} siècle. Tous les monuments aux morts des villages en témoignent dans cette France d'alors, encore majoritairement rurale.

Faire revivre, à travers le cinéma, tous ceux qui ont disparu ou sont revenus mutilés, défigurés nous a semblé important : il ne s'agit pas seulement de devoir de mémoire, mais aussi de solidarité avec les millions de paysans, d'ouvriers, fauchés au combat. Il s'agit également de solidarité avec leurs familles, nos familles, les familles des tirailleurs sénégalais et des soldats venus des colonies, marquées par l'absence et le deuil dans la France de l'après-guerre.

Ce sujet sera traité à travers des thèmes qui ont encore un écho dans le présent, marque de fabrique de la Décade : la révolte des soldats contre la haute autorité militaire, le pacifisme et la fraternisation dans les tranchées, le rôle des femmes durant le conflit et

le statut des images d'archives, souvent reconstituées ou colorisées. Dans notre société où la dématérialisation des supports prend de plus en plus d'importance, se pose la question fondamentale aujourd'hui du vrai et du faux dans les modes de représentation du réel.

Une exposition «*L'écho des tranchées, la guerre de 14-18 vue par les auteurs de bande dessinée*» prêtée par la Bibliothèque Départementale de la Corrèze sera également visible au 1er étage du cinéma le Palace du 26 avril au 5 mai. Quand les approches thématiques et graphiques se multiplient pour le plus grand plaisir des lecteurs.

Sylvie Dreyfus-Alphandéry, présidente de Autour du 1er mai

et aussi...

Entr'acte. Expériences cinématographiques d'avant-garde et regards sur la ville

**vendredi 25 et samedi 26 - médiathèque Éric Rohmer - Tulle, avec Autour du 1er mai et La cour des arts
séances à 18h30 et 20h30 le vendredi et à 14h30 et 16h le samedi.**

Cette année La cour des arts souhaite s'associer à la démarche éprouvée par Autour du 1er mai en participant à la programmation de films qui s'inscrivent délibérément dans la création artistique. Il s'agira de vous proposer des films réalisés par des artistes.

On pense naturellement aux expériences menées par Man Ray dans ce domaine. Le choix se portera aussi vers des films qui traitent du thème de la ville, et la façon dont les artistes la voient. Par cette double approche, nous souhaitons montrer le travail en mouvement de l'artiste dans le processus de création. Comment le film rend-il compte d'une démarche artistique en la libérant du secret de l'atelier ? Aujourd'hui la vidéo en est une déclinaison, elle fait partie des moyens d'expression de nombreux artistes contemporains. La vidéo est à la fois un outil de la création et un des matériaux disponibles. Chaque séance sera suivie d'une discussion avec le public. Ce partenariat contribue à mettre en exergue un des aspects de la création artistique.

Le programme complet est à retrouver sur les sites de La cour des arts : www.lacourdesarts.org, Autour du 1er mai : www.autourdu1ermai.fr et la médiathèque Éric Rohmer : www.mediatheque.tulleagglo.fr

adhésions et dons

Il n'est pas trop tard pour régler votre adhésion à Peuple et Culture...



Bulletin d'adhésion 2014 à retourner avec un règlement de (au moins) 25€ à
Peuple et Culture
51 bis rue Louis Mie - 19000 TULLE

NOM

TEL

PRÉNOM

EMAIL

ADRESSE

.....

.....

Peuple et Culture Corrèze - 51 bis rue Louis Mie - 19000 Tulle / tél : 05 55 26 32 25
peupleetculture.correze@wanadoo.fr - <http://perso.wanadoo.fr/pec19>

Peuple et Culture Corrèze n°97 tiré à 1000 exemplaires - Directrice de la publication : Manée Teyssandier
Imprimé par Peuple et Culture Corrèze - 19000 Tulle - Issn : 1769-4531

La Région Limousin participe à l'activité cinéma documentaire et relais artothèque du Limousin de Peuple et Culture (dispositif "Emplois associatifs").

Fille et fils de républicains espagnols. Fragments. **avec Llibert Tarragó et Paloma León**

Llibert Tarragó, pourquoi avoir répondu à l'invitation en Corrèze de Peuple et Culture ?

Llibert Tarragó : On ne perd aucune occasion de revenir sur le sentier natif emprunté jusqu'à ses vingt ans, à Brive-la-Gaillarde. La marque du paysage initial, de la terre et de l'eau, est indélébile. Puis, Brive présente des formes d'insouciance proches de celles des ports perdus dans quelques anses tièdes catalanes. Les beaux jours en font une nonchalante, les brouillards de novembre la confinent. Brive est plutôt ...- l'Alanguie que ...- la-Gaillarde. Cette lenteur internée et, surtout, la résistance puissante des faits font que la mémoire bout aussitôt foulé son bitume. Sans coup férir, elle recompose les parcours, ceux d'un mètre comme ceux de cent. Devant les visages plus ou moins fanés, la dilution des noms, et même des surnoms, provoque un peu de gêne, pas mal d'agacement, mais quand on se reconnaît et qu'on pêche quelque aventure commune, quelle jubilation, quel badinage! Toutefois, après trois journées d'emplissage, la quatrième prend de l'acidité. Ce que j'éprouve alors ressemble exactement à la solitude agglutinée les soirs de bruine dans le passage de trente mètres qui aboutit aux portes battantes du Rex. Il serait préférable de partir, mais je reste.

À Brive, on tourne en rond. C'est seulement pour dire que son boulevard circulaire ordonne le mouvement commun. Se rendre à Tulle, c'était alors pour le gamin comme quitter la cabane pour le défilé taillé dans le dos de Malemort, endurer les virages jusqu'au terminal des falaises. À l'entrée de la préfecture, le Mal, le Désastre, rugissaient soudain. Je m'explique. J'étais un enfant, mais ne manquais pas pour autant de chair vive dans le sillon de deux exilés aux traversées saumâtres. Une photographie chipée dans la pendurie tenant lieu de bureau à mon père, représentait une fosse commune du camp d'extermination de Mauthausen. Des femmes SS jetaient là des corps blancs décharnés, aux yeux exorbités. Les « scènes premières » prédisposent. Et celle-ci... Mon père muet, ma mère effrayée, oh la beuglante !... Ça n'empêchait pas de jouer aux billes, mais dès lors que les événements d'Oradour et de Tulle étaient évoqués, l'oreille se dressait. On appelle ça écouter pensif aux portes. Au même titre que la photographie volée, ces événements imprégnaient. Leurs échos habitaient alors la parole sociale, au moins dans notre environnement. Ainsi, en arrivant au rond-point précédant le pont sur la Corrèze, une goutte noire tombait sur les épaules. Je « voyais » les cordes des pendus aux crocs extérieurs d'une boucherie située sur la gauche, et, sur la droite, un homme sauter dans la rivière depuis le pont, échappant héroïquement à la rafle. Je n'aurais dû penser qu'à la partie de football qui s'engagerait bientôt au stade de Pounot, au ballon qui tomberait dans la rivière et que quelqu'un repêcherait avec une longue époussette. Mais voilà! On nous apprenait à l'école le

gibet de Montfaucon, et nous avions à côté le gibet de Tulle. Doté d'un prénom et d'un nom désaccordés de l'onomastique limousine, le garçonnet circulait dans les ombres de l'histoire locale et de l'histoire familiale, et par les illuminations de la découverte et de l'apprentissage. *Sol y sombra* en Corrèze, *Au milieu coule une rivière*, on mélange les deux, et le sac est ficelé.

D'être Briviste, Corrèzien, Catalan, Espagnol, d'un bloc ou séparément, déclenche une acné identitaire. Trois autres interpénétrations s'ajoutaient, s'ajoutent : fils d'exilés, fils de déporté, fils de clandestine. Trois voies de « recours » se présentent : l'Histoire, pour la mise à distance, l'action associative, l'écriture, navigations plus aventureuses puisqu'elles avancent entre mémoire et oubli. Il est bien une autre solution : le silence! Mais de celle-ci, juste l'allusion, puisque le voyage de Tulle a pour visée de parler. J'ai opté pour le récit de vie, sans pathos, je l'espère. J'ai écrit un jour : *“Les personnes qu'on s'applique à faire renaître eurent aussi du bonheur, sinon elles seraient toutes suicidées.”*

L'exil est la fusion d'une destruction et d'une reconstruction. La reconstruction familiale au générique de laquelle je figure, a pour cadre unique Brive, cité envers laquelle mon père ne cachait pas sa reconnaissance. Une petite dame habillée exclusivement de noir prend la tête du cortège des ombres, Mademoiselle B., responsable de La Croix Rouge française. Suivons-la. Elle atteint le dernier tiers de la longue côte de la Gare, elle tourne à droite en direction de Champanatier jusqu'au local qu'elle dirige. Au dernier jour, ma main droite s'emparera de la petite cuillère posée sur le bureau, par elle allouée. Mes parents avaient peu. Elle, mademoiselle Boche ou Bauche (on entendait quelque chose comme *bóich* à la maison), je ne sais pas l'orthographe de cette ironie.

Quels sont les ressorts de cette reconstruction...

L.T : C'est une reconstruction animée par l'énergie qu'on sait aux pauvres ! Le Pauvre, pas celui du *lumpen proletariat* englouti, mais celui de la conscience de classe et de l'aptitude au combat social. J'ai promptement éprouvé, malgré l'insouciance de l'âge, cet « être au monde » de la famille élargie des Espagnols de Brive. Il est plus aisé de formaliser ce trait aujourd'hui, quand le temps qu'il reste domine le temps qui passe. Cette reconstruction était fondée, prioritairement, sur la volonté et le désir de nourrir bien les enfants! Un deuxième trait commun relevait de l'aspiration à la citoyenneté républicaine, afin de revivre l'état social que la défaite avait pulvérisé. Les séditions franquistes de 1936 avaient abattu la République du 14 avril 1931. Celle-ci signifiait notamment l'émancipation pour les femmes et l'accès pour tous à l'éducation et à la culture dans un pays de vingt-cinq millions d'habitants, dont deux millions d'agriculteurs sans terre voisinaient avec vingt mille personnes possédant la moitié du sol.

Où le clergé était formé de trente et un mille prêtres, vingt mille moines et soixante mille religieuses. Où cinq mille couvents avaient pignon. Où l'armée comptait quinze mille officiers et huit cents généraux, soit un pour cent hommes!

Rien qu'en 1932, la République avait construit vingt-et-une mille écoles. À ce repère pend la clé de la vénération déclarée envers les maîtres de Louis-Pons, école et levier, oasis et allégorie. On n'explique pas autrement le désespoir, culpabilisateur, d'une mère la fin du mois où, au lieu de la seconde ou de la première place, le garçonnet pointe à la quatrième. Un nuage noir se forme dans le ciel de la rue Montaigne, *la chance unique* offerte par la République paraît en péril, au demeurant le garçonnet n'en croit pas ses oreilles, encore aujourd'hui. Nous voyons sur des images de 1931, le fameux 14 avril, place Sant Jaume à Barcelone, la foule en bonnet phrygien célébrer *les temps nouveaux* en entonnant *La Marseillaise*. La France est déjà un repère.

Récit de vie donc plutôt que vérité historique...

L.T : Je laisse aux soins des historiens le travail de vérité historique. J'ignore à peu près tout de la présence globale des républicains espagnols en Corrèze ou en Limousin après l'exil de 1939. D'ailleurs, je ne connais pas de recherche achevée sur le sujet. J'ai lu avec beaucoup d'intérêt le livre de Paul Estrade, *Les forçats espagnols des GTE de la Corrèze (1940-1944)*, et celui de Roger Eymard, *Terres rouges*. Les deux contiennent des indications sur

cette présence. Je ne la pensais pas si importante. Mon approche a été plus générale avec la fondation en 2004 à Paris d'un groupe de recherches nommé « *Documents et archives des républicains espagnols déportés de France*. » Ma découverte des noms des Espagnols d'Oradour, dont ceux des faux jumeaux âgés de moins d'un an brûlés dans l'église, date de cette époque. J'insistai sur « déporté de France », car il s'agit d'inscrire cette catégorie dans notre histoire française en toute conscience de son rôle, de manière responsable et pas seulement affective. La seule contribution que je sois en mesure d'apporter à l'espace corrézien est de raconter quelques épisodes de ce qui se tramait et se nouait dans notre espace vital lové dans une globalité réduite, « L'Espagne invisible de Brive ». Ce n'est pas « La petite Espagne » de l'ami Bergounioux visible dans ses livres, celle de la Vieille-Halle dans le centre-ville, rendue manifeste par un café comploter, caractéristique de cette époque, tenu par des gens du POUM¹, mais celle d'une centaine de personnes peut-être, réparties à travers la ville, dans le jaune comme dans le blanc de l'oeuf. Le dessin de la cité fait penser à un oeuf au plat, n'est-ce pas! Aux frisottis du blanc, notre rue Montaigne, alors en bordure des contours indécis, touchait presque la voie ferrée de Toulouse conduisant au « pays perdu » par nos adultes, ce qui, dans un cerveau d'enfant, développe une infinité d'ivresses et de flottements. Donc, récit de vie, avec les limites propres à la dimension personnelle. Mes « collègues » seuls peuvent évaluer dans quelles proportions ce singulier donne une idée du collectif.

« L'exil, c'est le va-et-vient de la conscience et du coeur et l'impossibilité de faire cesser ce mouvement. » Pierre Lepape

Comment se manifestait le sentiment d'exil ?

L.T : Pierre Lepape a écrit une phrase formidable : « *L'exil, c'est le va-et-vient de la conscience et du coeur et l'impossibilité de faire cesser ce mouvement.* » Dans le va-et-vient d'alors, circulaient la parole politique et la parole des origines. Pour le dire d'une autre manière, Marx rissolait dans la paella. Toutefois, maman préférait les histoires d'amour dans *Bonnes soirées* au Barbu. Les dimanches, au dernier étage de la Maison du Peuple, les adultes dansaient le fandango, et nous, les gosses, on croquerait bientôt dans le « tourtou » sans délaissier pour autant le « plat de la mère ».



Rosa Tarragó (marquée d'une croix) et d'autres espagnoles exilées, rue Toulzac à Brive, 1947

Les familles communistes recevaient par porteur *L'Écho du Centre* et *Vaillant*. De *Vaillant* s'échappait *El Mundo obrero* interdit aussi en France, imprimé sur un papier pelure d'oignon. Nous écoutions dans un silence plombé par la posture de notre père, soudain séparé de tout, une chanson catalane, radicalement émotive, au titre transparent : *L'emigrant*. Le compas de l'exil pivotait sur deux branches : la conscience du retour impossible et la fraction du coeur affectée à la terre perdue.

Et cette mémoire vue de manière plus large ?

L.T : J'entends les palabres du groupe de républicains politisés auquel appartenait mon père. Ces routards éprouvés, dans les deux sens du terme, transmettaient un calme singulier, mâle et las en même temps. J'emploie « mâle » pour « couillu » et non pour « machiste ». L'historien Pierre Laborie a qualifié la mémoire espagnole de « machiste et politique ». Je ressentis davantage le second aspect que le premier. Toutefois, plus tard je vérifierais l'autre part, à travers l'expérience de Neus Català, résistante en Dordogne, torturée à Limoges, déportée à Ravensbrück, auteure d'un *Mémorial des femmes espagnoles dans la Résistance française* auquel ses anciens camarades masculins de combat ne prêtaient guère attention. La frustration à l'égard de la France, « Patrie des Droits de l'Homme » - les trois majuscules s'exposent dans leurs écrits -, et des autres démocraties, était chuchotée *intra muros* et



Joan Tarragó sur le front de l'Aragon, Belchite, 1938

«silenciée» en dehors pour des raisons compréhensibles. Les démocraties n'étaient pas intervenues en 1936. La France les avait accueillis dans des camps en 1939. Sur ce point précis, si on ne les qualifie pas «de concentration», (c'était la dénomination administrative), mais «d'internement» pour établir une différence avec ceux du Troisième Reich, la polémique surgit systématiquement aujourd'hui, par report sur les descendants de la douleur de l'accueil. On peut parler d'un cumul de frustrations. L'accueil au retour des camps nazis fut parfois compliqué et ne parlons pas de la guerre froide.

Si le secret est «ce qui n'est connu que d'un certain nombre de personnes», alors il s'applique à ce qui demeurait enclous dans le cercle des républicains espagnols de Brive. Les événements imposaient la discrétion, surtout avant les années soixante². Les stratégies d'intégration visaient la paix administrative et donc des garanties pour l'avenir, notamment celui des enfants. Les hommes étaient fatigués par les épreuves et les femmes aspiraient à la paix. Je ne pense pas que cela concernât uniquement mon père et ma mère. Cet ensemble d'éléments expliquent en partie le déficit de mémoire espagnole dans celle, générale, de Corrèze ou du Limousin. Ce n'est pas une question de nombre. Il s'agit alors de chausser les mêmes pantoufles que celles du voisin tout en laissant respirer, à mon jugement avec une certaine élégance, avec une certaine fierté, les éléments de sa propre culture.

Comme toute mémoire est avant tout nationale, il n'a pas été facile à la France de reconnaître le rôle des républicains espagnols comme d'ailleurs celui des autres étrangers dans la libération du pays. Au début de ce siècle, Anne Hidalgo, Maire-adjoint de la Mairie de Paris, s'est montrée décidée et concrète. On connaît évidemment *Guernica*, mais on ignore un autre tableau de Picasso, exposé en 1946, intitulé *Monument aux Espagnols morts pour la France*. Dans son *Dictionnaire Picasso*, Pierre Daix écrit : «C'est à la fois la toile qui

dit les raisons de l'adhésion de Picasso au parti communiste, et celle qui enregistre déjà l'oubli en France de ces Espagnols morts pour elle. D'où la tête, certes ceinte de lauriers, mais avec un bonnet phrygien bien fatigué et une attitude peu avenante de Marianne au sommet du monument, qui rappelle combien d'Espagnols n'ont pas été honorés, ni enterrés proprement.» Pierre Daix fait remarquer que la toile a été mal reçue par les communistes.

Quant à la transmission, nos expériences furent à chacun différentes. Mon père voulut que j'écrive ses mémoires. J'avais dix-neuf ou vingt ans. Pétrifié dans le dedans, je ne pensai qu'à fuir l'épreuve, fabriquant du même coup un malentendu en quelque sorte fatal. J'éprouve parfois un lourd remords, tout en pardonnant le jeune homme désireux de Vivre. Il n'est pas rare que les enfants et surtout les petits-enfants, comme c'est le cas aujourd'hui en Espagne, activent la mémoire républicaine. En Espagne, cela prend des accents de combat. Le mot est adéquat, car la démocratie est, là-bas, jonchée de restes de la dictature. En France, l'enjeu est plutôt de comment l'insérer dans la mémoire de la France mais avec la sérénité nécessaire, en évitant la compétition des mémoires et en ne cédant point

***Cris d'enfants cris de femmes
Cris d'oiseaux cris de fleurs
Cris de charpentes et de pierres
Cris de briques cris de meubles
De lits de chaises de rideaux
De casseroles de chats et de papiers
Cris d'odeurs qui se griffent
Cris de fumée piquant au cou
Les cris qui cuisent dans la chaudière
Et cris de la pluie d'oiseaux
Qui inondent la mer qui ronge l'os
Et se casse les dents en mordant
Le coton que le soleil puise dans le plat
Que la bourse et la poche cachent dans l'empreinte
Que le pied laisse dans le rocher.***

**Pablo Picasso,
*Songe et mensonge de Franco, 1937***



Rencontre commémorative au camp français de Septfonds (Tarn-et-Garonne) : Joan Tarragó (à l'extrême gauche), Montserrat Roig, auteure du livre *Els catalans als camps nazis*, édité à Barcelone en 1977 (à l'extrême droite).

à «l'illusion lyrique», l'expression qu'inventa Malraux à propos de la guerre d'Espagne. Un planificateur français soulignait ces derniers jours à la radio «la délirante exubérance espagnole». C'est certainement un trait ibérique. Comme elle est très contre-productive dans le champ mémoriel, ôtons ici, pour être juste, le terme «délirant», une charte de valeurs et de coopération est en cours de formalisation entre plusieurs associations de France, lassées, comment dire?, de certains emballages mémoriels. Ceux des enfants de républicains espagnols de Brive que je connais sont épargnés par les dérapages, probablement en raison de la marque de la déportation imprimée dans nos fraîches consciences. Au nom de l'Épreuve traversée, les déportés de la petite communauté exerçaient une influence morale considérable. Ils nous «parlent» encore aujourd'hui. «Surveillés» par eux, nous ne saurions nous laisser prendre à instrumentaliser leur mémoire.

À la faveur de quoi vos parents devinrent-ils Corrèziens ?

L.T : Ils sont de ce vingtième siècle dont Hannah Arendt prédisait qu'il serait celui des personnes déplacées. Mon père et ma mère ont donc rallié Brive après la guerre. Lui avait franchi la frontière en 1939 dans le flot des vaincus de «la Retirada», l'exode, puis il avait subi l'épreuve des camps français, à Septfonds, dans le Tarn-et-Garonne, avant celle du camp d'extermination de Mauthausen durant quatre années et trois mois. Elle avait franchi clandestinement la frontière en 1946 pour le rejoindre en Andorre après son retour d'Autriche. Brive-la-Gaillarde résorba une séparation forcée de presque huit années. La construction d'une vie nouvelle prit le pas, à l'écart de la militance politique en ce qui concerne mon père, pour des raisons de santé principalement et de certains effets du stalinisme sans d'ailleurs que sa «foi» fût perdue. Dix années d'épreuves, une jeunesse sacrifiée, - mes parents fêtent leurs vingt-deux ans en 1936, mon père entre à Mauthausen à l'âge de vingt-six ans - tout cela forge un «tenir debout» spécifique et soutenu par des Français déjà solidaires aux premiers jours de la guerre d'Espagne. Cette dimension n'est pas pour rien dans l'intégration en Corrèze.

De ce point de vue, Edmond Michelet est resté l'ami des Espagnols, malgré les différences idéologiques, pour les avoir vus à l'oeuvre à Dachau. Mon père rallie Brive afin d'occuper un emploi d'ouvrier dans une usine de chaussures de la rue de la Ponterie sur offre du propriétaire, Monsieur Jean Malonie, également déporté à Mauthausen et témoin reconnaissant de la résistance clandestine espagnole dont mon père avait été l'un des dirigeants. «Monsieur» Malonie ! Je ne sais l'envisager autrement. Son grand bureau m'était ouvert, des mains énormes sacrifiées au cuir, rien d'un Monsieur de la ville. Enfin, je soupçonne qu'alors, dans l'apesanteur de l'avenir, cette apesanteur qu'on éprouve au sortir des longues maladies, donner à naître proclamait un renaître et que le lieu de la renaissance importait beaucoup. Faut-il aller plus loin ? Oui, Corrèze au coeur !

Vous vous partagez entre Paris et Barcelone...

L.T : Il fallait effectuer le voyage impossible. Celui de la mère. Le père était plus résigné, ou plus réaliste.

Vous vous sentez d'où ?

L.T : De l'Oscillation, pardi ! Elle nourrit une solitude avec des variables. Il manque toujours quelque chose de quelque côté de la frontière où l'on se trouve. Les racines se sont développées à Brive, et elles trinquent toujours entre elles dans le pré de Planchetorte où on «gauillait». Les origines fourmillent en Catalogne. Sans que j'aie rien demandé, le hasard dont on sait l'imparfaite innocence, m'a amené l'an passé un homme proposant d'établir l'arbre généalogique de la famille. Il en est à 1720 à peu près. C'est une sorte de rébus fait de trois siècles de noms exclusivement catalans !, portés par des paysans, des menuisiers, des maîtres papetiers. On examine pantois la longue fixité et le périmètre étroit dans lequel elle s'est maintenue. Puis viennent la cassure, des pulsations corrèziennes battant contre la coque, c'est un panachage, un assortiment de soleils et de bruines, de torrents secs et de rivières pleines, le toc-toc sec de l'olivier et celui plus rond du châtaignier.

1. POUM : Parti Ouvrier d'Unification Marxiste (trotskiste)

2. L'opération policière française Boléro-Paprika est l'épisode le plus spectaculaire. Il s'agit de surveiller les activités des originaires d'Espagne (Boléro) et ceux de l'Est (Paprika). Elle débute par une grande rafle en 1950 visant les militants communistes espagnols. Les interdictions prennent fin juste avant 1960.

La Corrèze, terre d'accueil par Paloma León



Famille espagnole, septembre 1939

Lors de la Guerre d'Espagne entre 1936 et 1939, le département de la Corrèze fut un lieu d'accueil pour les Espagnols mais aussi pour de nombreuses autres nationalités, italienne, polonaise, russe. Cet accueil fut, il faut bien le dire, un accueil plus ou moins forcé.

En 1937, lors de la prise du Pays Basque par les troupes franquistes, les Basques sont les premiers réfugiés qui bénéficient d'un accueil militant organisé essentiellement par des organisations syndicales ou par le Parti communiste français. En 1939, cet accueil se transforme en un accueil obligé. Pendant les derniers jours de janvier et les premiers jours de février, le gouvernement français doit résoudre l'accueil de quelques 500 000 personnes civiles et militaires, accueil qu'il n'a pas voulu anticiper. Les hommes sont regroupés dans des camps dans la région Midi-Pyrénées, généralement. Les femmes et les enfants sont, eux, dispersés à travers une grande partie du territoire français. C'est ainsi qu'en Corrèze, on organise ce qu'on appelle alors des refuges, dans bon nombre de petits villages sur tout le territoire corrézien. Les trains, dans lesquels on les

a entassés, déversent leur cargaison de femmes et d'enfants espagnols dans chaque préfecture, à charge pour les autorités préfectorales d'assurer leur hébergement en réquisitionnant les maires des villages ou villes concernés. C'est ainsi que non seulement Tulle ou Brive reçoivent leur contingent de réfugiés mais aussi Ussel, Gimel, Corrèze, St Pardoux-la-Croisille, Naves et beaucoup d'autres encore.

À la hâte, on fournit des paillasses, un poêle à bois, quelques écuelles, de la nourriture, pauvre et parfois de maigre qualité. On se hâte également d'utiliser cette main d'œuvre bon marché dans des entreprises locales.

Quant aux hommes, on les regroupe dans des Camps de Travailleurs Etrangers qui deviennent en 1940, des Groupements de Travailleurs Etrangers. Là aussi, on y puise généreusement une main d'œuvre, qui, on l'oublie souvent, était qualifiée. Ces hommes et ces femmes, pris au piège de la Seconde Guerre mondiale, formèrent dans de nombreuses régions les premiers groupes armés contre l'envahisseur, la MOI (Main d'Oeuvre Immigrée ou Mouvement Ouvrier International).

« Je suis l'ombre de ce que nous avons été et nous existerons aussi longtemps qu'il y aura de la lumière » Luis Sepúlveda

Le Limousin accueille près de 7 000 républicains espagnols. En Corrèze, 600 d'entre eux se seraient engagés dans la Résistance, selon Paul Estrade, 800 d'après Roger Eymard dans *Terres Rouges*. Même si ces chiffres fluctuent, leur importance reflète l'engagement des Espagnols dans la lutte antifasciste en Corrèze. Pour ces femmes et ces hommes, le combat en terres françaises était la suite logique du combat mené en Espagne. La victoire contre le nazisme est aussi leur victoire. Tous les témoignages montrent que les Espagnols ont souvent été des instructeurs pour les jeunes maquisards français inexpérimentés Et eux aussi ont eu leur part de tués, torturés, déportés, pendus et brûlés en Limousin. Le fascisme qu'ils avaient voulu fuir les avait rattrapés.



Jeunes espagnols, Laguenne 1945

Leur combat ne s'arrête pas en 1945, nombre d'entre eux partent, à nouveau le fusil à l'épaule pour poursuivre la lutte contre le franquisme. Abandonnés par les Alliés, par les pays qu'ils ont contribué à libérer, la tentative du Val d'Arán échoue. Et dans les années 50, la persécution en France se poursuit avec l'affaire « Boléro-Paprika » qui couronne l'interdiction du PCE (Parti Communiste Espagnol) et des autres organisations qui lui sont liées. On met ainsi officiellement fin à l'organisation de lutte antifranquiste en territoire français.

Huit années de guerre pèsent sur les vies de ceux qui les ont vécues et sur celles des générations suivantes. L'Histoire forge les vies individuelles d'autant plus qu'elle se déroule dans des lieux fortement marqués eux aussi par celle-ci. La voix des Espagnols en Limousin s'est tue jusqu'à disparaître presque complètement. Depuis 2000, cette histoire ressurgit timidement, mais elle n'a jamais été reconnue par les autorités officielles ou les organisations compétentes. Et elle a été peu étudiée par les historiens.

Fille et petite-fille de... républicains espagnols, fille et petite-fille de réfugiés en Corrèze, ma vie a balancé entre deux géographies, deux Histories, deux cultures, imprégnée des souvenirs de lutte et de guerre de mes parents en Espagne, à Tulle, dans le département de la Corrèze. Depuis quelques années, j'œuvre à ramener à la mémoire des Limousins le souvenir de cette présence particulière des républicains. Il nous revient, à nous filles et fils de..., de soulever ce que j'appelle « le sable blanc de l'oubli » pour rappeler les raisons de leur exil, les combats qu'ils ont menés, un passé aux résonances si actuelles. Il nous revient donc de raconter et d'attester, nous qui l'avons vécu de l'intérieur, les traces laissées par une Histoire imposée.



Colonie à Seilhac, 1946

**« Comme cette vie qui n'est pas mienne
et qui pourtant est la mienne,
comme cette ardeur sans nom
qui ne m'appartient pas et qui cependant est moi. »**

Luis Cernuda

« Le père de Colombe a tout juste 16 ans quand il s'engage, à Barcelone, pour défendre la République. Il fait partie de la « classe des biberons » qui monte, le cœur vaillant, sur le front de l'Ebre. Il a 19 ans quand il franchit la frontière pyrénéenne en février 1939 et qu'il est parqué dans le camp de concentration de Septfonds, 20 ans quand les Nazis le cueillent dans un camp de travailleurs étrangers en Corrèze, pour l'expédier construire le Mur de l'Atlantique, 21 ans quand il s'en enfuit et rejoint les FTP-MOI dans les bois de Clergoux en Corrèze, 22 ans quand il participe aux batailles de la Libération dans le département.

La mère de Colombe a tout juste 14 ans quand, dans Madrid assiégée et bombardée, elle apporte son aide aux défenseurs de la ville. Réfugiée en Catalogne pour y être plus en sécurité, elle ne tarde pas à subir, elle aussi, l'exode forcé, les mitraillages, le froid, la neige, la faim, les privations et les brimades d'un accueil honteux à son arrivée en France. Elle a 17 ans quand elle se retrouve avec sa mère à Gimel, en Corrèze, avant de devoir travailler comme bonne à tout faire à Tulle, puis comme ouvrière à Eyrein, moins de 20 ans quand elle épouse un maquisard corrézien et sert d'agent de liaison dans la Résistance armée, 22 ans quand son mari est tué lors de la première tentative de libération de Tulle en juin 1944 et qu'elle se retrouve brutalement veuve de guerre avec deux fillettes à charge.

L'un et l'autre viennent de passer huit années de guerres et de tragédies et ils n'ont que 22 ans. Ce ne sont plus des gamins. Mais ce sont encore de jeunes gens, des muchachos, quand ils font connaissance à Tulle. « Tout de suite la même langue les enveloppe dans un drapeau qui les unit ». Ils se marient en 1950. »

Paul Estrade, extrait de la préface du livre « Un tango pour la vie » Ed. Les Monédières.